

G. TREGOUBOFF

53 ans à la Station Zoologique de Villefranche sur Mer.

Robert FENAUX

Directeur de recherche au C.N.R.S.

Station Zoologique, Villefranche-sur-Mer

Le premier janvier 1916, l'oeil vif malgré les libations de la veille, un jeune homme parcourt d'un pas alerte le grand hall de la Station Zoologique. Sa nomination n'est pas encore officielle, mais elle ne devrait pas tarder. Il est deuxième assistant dans ce laboratoire où il a passé quelques mois l'an passé. Est-ce enfin le début d'une stabilité qui semble l'avoir fui depuis sa jeunesse ou est-ce encore un épisode de plus, dans une vie déjà pleine de rebondissements. Le jeune G. Trégouboff ne se doute pas qu'il vient de signer un bail de 53 ans.

Il est né le 20 décembre 1886, d'une famille de la haute bourgeoisie de Kiev, son père est membre du conseil de l'empire et son grand-père professeur de lettres à l'Université. Sous la Russie tsariste, c'était un bon bagage, il suffisait de continuer dans le bon sens. Le petit G. Trégouboff cependant allait montrer très tôt qu'il n'était pas enclin à se laisser mener par le bout du nez. Son grand-père avait donné sa démission pour se consacrer entièrement à son éducation qui fut ainsi fortement orientée vers les lettres. Son petit-fils et lui conversaient et s'écrivaient en latin et en grec.

Dès l'âge de 14 ans G. Trégouboff avait lu les philosophes, en particulier Renan, empruntés en cachette à la bibliothèque de son grand-père. Cela l'avait rapidement et définitivement éloigné de la religion familiale et mis dans sa tête des idées sociales bien éloignées de celles de son milieu.

Après son baccalauréat, à l'étonnement de son entourage, il s'inscrit à la Faculté de Médecine à l'âge de 16 ans. Trois ans après, la révolution de 1905 allait lui permettre de mettre ses idées en application. Incorporé à des formations d'auto-défense pour la

protection des juifs et des étudiants, il fait le coup de feu sur la police et finit par être arrêté après que l'on eût découvert des explosifs dans sa stalle à la Faculté. Seule la situation de son père lui évite la déportation en Sibérie. Il est néanmoins banni pour une période de 7 ans.

Conduit manu militari avec un camarade d'infortune à la gare, ils avaient choisi de se rendre à la Faculté de Médecine de Heildelberg, réputée à cette époque. Dans leur compartiment, ils rencontrent deux jeunes filles qui allaient à Montpellier et qui devaient être charmantes, puisque cela provoqua un changement de programme et que nos deux bannis se dirigèrent vers Montpellier.

Trégouboff s'inscrit à l'école de médecine, mais rapidement son centre d'intêret se déplace vers les sciences naturelles et en premier vers la Botanique, où il s'inscrit en 1907. Il s'inscrira ensuite en Zoologie, Géologie et Minéralogie. C'est une période de travail joyeux, pendant laquelle il fonde, avec 7 autres étudiants de différentes provenances, l'île noire. Ce nom ne cache pas un groupe terroriste, mais une association bacchique. J'exauce le voeu qu'un des membres exprimait il y a 76 ans dans une chanson dédiée à G. Trégouboff, en vous faisant lire la première strophe.

De l'île noire, groupe héroïque
Ce sont de vrais étudiants
Dont le renom soûlographique
Emeut Russie et Turkestan.
Trégouboff, licencié ès sciences
Est leur président respecté (oui respecté)
Toujours enclin à l'indulgence
Et qui par tous est écouté

Les fins de semaine se passent à Palavas au bord de mer ou dans les gorges du Tarn, en tandem bien particulier qui faisait sursauter les villageois, car G. Trégouboff avait installé, sur son guidon, un narguilé qui lui permettait de fumer en ayant les mains libres. Il a été un fumeur terrible jusqu'à la fin, habitude qu'il avait contractée dans les salles de dissection en Russie.

Centenaire de la Station Zoologique
Trav. Sta. Zool. Villefranche/Mer, 1987, No H.S. I

C'est au cours de ces années, à une date dont je n'ai plus le souvenir, que G. Trégouboff aurait hébergé, pendant une nuit, Trotsky de passage à Montpellier.

Après des séjours à Sète et Banyuls, il publie en 1912 sa première note scientifique, " Sur les grégarines de balanes". La même année, il décrit un nouveau genre de parasite de diplopode de Banyuls.

Pendant toutes ces années G. Trégouboff a subsisté grâce à des mensualités que lui faisait parvenir son grand-père sous la seule condition que leurs relations épistolaires en latin et en grec continuent.

La fin de son bannissement étant intervenue en août 1913, il lui faut rentrer en Russie faire son service militaire. Après une incorporation de trois semaines au 14ème régiment d'artillerie de montagne de Kiev, il est réformé pour cause de mauvaise vue. Le centre de la rétine de son oeil droit était déjà brûlé par les très fortes lumières employées pour les observations microscopiques à l'immersion.

Trégouboff rentre donc en France et poursuit son travail de protistologie en décrivant, pour la première fois, des phénomènes de sexualité chez les grégarines de la famille des Sténophorides.

A la déclaration de la guerre, il se propose comme volontaire. Il est accepté dans le service de santé d'un hôpital d'évacuation. Il y contracte très rapidement une maladie qui ne sera pas déterminée mais dont il faillit mourir. Rendu à la vie civile, il apprend qu'il y a une place d'assistant libre à Villefranche et pose sa candidature. Il vient à la station pour un premier contact de quelques mois à partir de la fin décembre 1914, alors que le sous-directeur M. Davidoff a la charge du laboratoire, car A. Korotneff est malade à Odessa où il meurt en juin 1915.

La première tâche de notre jeune assistant sera de mettre de l'ordre dans la bibliothèque qui en a bien besoin. Il fait des fiches pour tous les ouvrages et établit un registre de toute la bibliothèque qui désormais lui tient à coeur. Il continue ses travaux avec des moyens rudimentaires : bateaux à rames pour le plancton et éclairage au gaz pour les observations microscopiques. Il publie une note sur les protistes parasites d'animaux marins et sur une nouvelle grégarine parasite de gastéropodes prosobranches. En 1918, son étude monographique de *Gonospora testiculi* G. Trégouboff est couronnée par l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier.

Centenaire de la Station Zoologique

Trav. Sta. Zool. Villefranche/Mer, 1987, No H.S. I

A partir de 1919, la Station Zoologique russe va entrer dans une période très dure. Privée des subsides russes depuis la révolution d'octobre 1917, elle va vivre sur ses réserves puis grâce à différentes subventions. Une intervention d'Yves Delage se concrétise par une subvention du Ministère des affaires étrangères. M. Davidoff, fin 1920, entre en possession d'obligations léguées à la Station par A. Korotneff. Une commission de russes émigrés (dits : russes blancs) dont les intentions d'après G. Trégouboff " ne sont pas très blanches " s'occupe de trouver des subsides à l'étranger et parvient effectivement à louer des tables de travail à la Tchécoslovaquie et à la Pologne. Des luttes d'influence ne tardent pas entre le comité, la direction de la Station et le gouvernement russe, qu'il nous est impossible de résumer. Seule la lecture de l'histoire de la Station Zoologique, écrite par G. Trégouboff et qui a été éditée en 1983, pourra vous en donner une idée. Notons cependant que toutes ces inquiétudes relatives au lendemain vont miner la santé de M. Davidoff qui a consacré tous ses efforts à la Station Zoologique au détriment de son travail scientifique.

C'est pendant cette période troublée que G. Trégouboff met au point une méthode d'anesthésie des animaux délicats du plancton gélatineux par le chlorure de magnésium, avant la fixation. Cette technique lui permet de monter les belles pièces qui existent toujours dans les collections de la Station Zoologique.

A cette époque G. Trégouboff avait fière allure ; il rencontre une charmante jeune fille, dont le père avait été attaché à l'Ambassade de France à St. Petersburg et ils se marient. Curieusement je n'ai pu retrouver la date de ce mariage.

Le caractère intransigeant de G. Trégouboff lorsqu'il s'agit de l'honnêteté apparaît pour la première fois en 1925, ce ne sera pas la dernière fois. A la fin de cette année, il constate que certains ouvrages importants ont disparu de la bibliothèque. Etant donné que ces disparitions ont été constatées après le passage d'un seul visiteur, il indique sur les fantômes de la bibliothèque : "Volume volé par Constantin Davydoff pendant son séjour en octobre 1925". Notons que ce Davydoff s'écrit avec un Y et n'a rien à voir avec M. Davidoff, alors directeur de la Station.

Ses réflexions ne furent pas plus tendres lorsqu'il apprit, 40 ans plus tard, qu'une partie des livres avait été renvoyée à la Station par la veuve de l'emprunteur. Peut-être pouvons-nous être un peu plus indulgents en pensant que ces ouvrages ont servi à C. Davydoff pour la rédaction de son important Traité d'Embryologie.

Centenaire de la Station Zoologique

Trav. Sta. Zool. Villefranche/Mer, 1987, No H.S. I

En 1929, une visite du directeur de l'Enseignement supérieur conduira, parmi d'autres interventions, à la nationalisation du laboratoire russe par le gouvernement français en 1931. Rappelons que l'état français était propriétaire des bâtiments et que la marine russe n'en avait que l'usufruit indéterminé. Cette visite se concrétise immédiatement par une subvention de 60.000 Francs, suivie d'une autre de 50.000 en 1930.

En 1932, un décret rattache les bâtiments et le domaine de la Station à l'Université de Paris et M. Davidoff est mis officiellement à la retraite. La direction administrative de la Station sera désormais confiée au directeur du Laboratoire Arago de Banyuls-sur-mer. Le premier est O. Duboscq. Après la retraite administrative de ce dernier en 1937, son successeur sera E. Chatton qui sera déchargé de ses fonctions, pour raison de santé, en 1945. Jusqu'en 1950, date de la nomination de G. Petit à Banyuls, G. Trégouboff était directement rattaché au rectorat.

La guerre va interrompre les activités de la Station durant trois années, pendant lesquelles la plus grande partie du matériel et toute la bibliothèque seront évacués dans deux villas de Villefranche. A leur départ, les soldats allemands provoquent la destruction partielle de la vieille forge, d'une grande partie des toitures de tous les bâtiments, ainsi que des bateaux qui avaient été mis à terre.

C'est en 1942 que G. Trégouboff publie son travail intitulé "Contribution à la connaissance des larves planctoniques d'éponges " qui allait 6 ans plus tard amener une polémique virulente avec Topsent. Celui-ci avait en effet publié que les larves décrites par G. Trégouboff en 1942 n'étaient que des débris d'éponges adultes. G. Trégouboff réplique en 1948 par une longue note intitulée " A propos des larves planctoniques d'éponges, réponse au Professeur Topsent". Nous retrouvons alors le G. Trégouboff qui, lorsqu'il était sûr de son bon droit, disait ce qu'il avait à dire, sans prendre de gants. C'est ainsi qu'il écrit en parlant de Topsent: " Sa critique est purement imaginaire au sens propre du mot, car déjà en 1939, il lui avait été impossible lors d'un passage à Villefranche d'examiner quoi que ce soit au microscope, par suite de la cruelle infirmité (de la vue) qui déjà commençait à l'affliger". Il concluait qu'il y avait eu " lecture " par une personne non compétente et interprétation. Une dernière partie que Louis Fage lui avait demandé de supprimer à l'impression disait : "J'ajoute pour finir que si Topsent croit possible de déterminer, sans les voir, les éponges adultes ou leurs supposés fragments sur simple énoncé de leurs spicules, j'ai le droit de me considérer à mon tour, comme capable après 30 ans d'étude du plancton, de savoir distinguer un élément planctonique organisé d'un simple débris".

En 1951, aux journées de planctonologie méditerranéenne du Laboratoire Arago, G. Trégouboff fait un historique des travaux sur le plancton depuis Forskal et définit un programme qui devait comporter une standardisation des engins de pêche et l'analyse minimale d'un certain nombre de facteurs. Il est nommé président du comité du plancton à la CIESM. C'est en 1952 qu'apparaissent, dans sa correspondance avec L. Fage, les premières allusions à un manuel de planctonologie.

En 1953, il écrit 218 pages dans le traité de P.P. Grassé, qui font le point des connaissances du moment sur les Acanthaires, les Radiolaires et les Héliozoaires.

En 1954, il publie pour la première fois pour la CIESM un compte rendu des activités des différents laboratoires de plancton en Méditerranée occidentale. Ce compte rendu, étendu ensuite à toute la Méditerranée, deviendra habituel pour tous les présidents qui lui succéderont.

Enfin, en 1955, il effectue ses premières plongées en tourelle Galeazzi auxquelles, à la grande joie de l'étudiant que j'étais, il me fait participer.

En septembre 1956, G. Trégouboff prend sa retraite "administrative" comme il disait, voulant bien marquer qu'il n'avait pas l'intention de s'arrêter de travailler. De fait, des contrats avec le CNRS lui permettent de continuer ses recherches, alors qu'il est remplacé à la direction du laboratoire par Paul Bougis qui arrive de Banyuls.

Après 40 ans d'activité, le voilà en fin de carrière. De très nombreux chercheurs et étudiants du monde entier sont passés par son laboratoire, ont profité de sa science et de ses conseils. Tous se souviennent de ses connaissances sur le terrain, du nombre incroyable d'espèces qu'il connaissait dans tous les groupes, de la possibilité qu'il y avait de lui demander à quelle époque il fallait venir pour être sûr de récolter une espèce donnée. Ils se souviennent également de son incroyable mémoire bibliographique photographique. Regardant un spécimen il déclarait : "c'est telle espèce, vous trouverez une belle figure dans le Zeitschrift für Wissenschaftliche Zoologie de telle année, au début du volume, sur une page de gauche, en haut"... et c'était vrai. Tous se souviennent également de l'embarquement matinal sur la Sagitta. G. Trégouboff en blouse blanche, coiffé de son béret, son éternelle cigarette fichée dans un fume cigarette à filtre et l'oeil fixé sur la montre sortie du gousset. L'heure arrivée, le bateau s'éloignait inexorablement, sans se soucier des cris des retardataires arrivant en courant. Dès la remontée du filet, il se saisissait du bocal dans lequel Raibaud le marin, à qui il faut rendre hommage pour sa gentillesse et sa compétence, avait versé le contenu du collecteur et commençait à haute voix la description des principales

espèces, accompagnée de commentaires. Au printemps, pendant ce qu'il appelait la saison pélagique, on récoltait du macroplancton gélatineux à l'aide de salabres. Tous les ans et pratiquement à tous les stades se produisait l'intermède Beroe. La marine américaine stationnait alors souvent dans la baie et certains matins, la mer contenait un nombre impressionnant de préservatifs témoins de festivités nocturnes. Il y avait toujours une jeune étudiante naïve qui ramassait un de ces ustensiles avec un salabre et demandait à G. Trégouboff ce que c'était. " Jetez cela" déclarait-il avec un air matois, "jetez ça" et, sur l'air hésitant et interrogateur de l'étudiante, il concluait au milieu des éclats de rires "jetez ça, c'est Beroe d'égout".

Il faut avoir vécu journalièrement avec lui pour savoir combien il aimait rendre service, particulièrement aux jeunes. Lorsqu'une demande de renseignements lui arrivait, il remuait ciel et terre, ce qui comportait évidemment son entourage, pour apporter une réponse adéquate. Il attendait la réciprocité de ses collaborateurs et il avait une manière bien à lui de demander une aide. C'est ainsi qu'un jour, alors que je vais le voir à son arrivée vers 14 heures, il me dit : " Fenaux, vous qui avez été aux Beaux-Arts, quand vous aurez un moment, est-ce que vous pourrez me faire ces dessins (il s'agissait de 4 radiolaires assez complexes à dessiner à l'encre de chine), ... comme cela je pourrai les mettre à la poste en partant à 4 heures !".

Il ne vivait que dans et pour le plancton, si l'on met à part les quelques heures consacrées de temps à autre à la philatélie. Je me souviens qu'après la sortie d'un visiteur non scientifique, il m'a déclaré : " || est sympathique ce garçon, dommage qu'il ne connaisse rien dans le plancton". Sa mise à la retraite, qui marque sa libération des tâches administratives, coïncide par bonheur avec la mise en route d'un programme d'investigations sous-marines à l'aide du bathyscaphe FNRS III. De 1956 à 1961, G. Trégouboff va effectuer douze plongées dans la région de Villefranche, pendant différentes saisons, aussi bien de jour que de nuit. Ceux qui ont plongé avec le bathyscaphe et ceux, plus nombreux, qui l'ont visité savent la performance physique que représentait simplement l'entrée et la sortie de l'engin, sans parler de l'inconfort du séjour qui parfois dépassait 6 heures. G. Trégouboff avait plus de 70 ans, mais pour lui cela importait peu, il avait enfin la possibilité d'aller voir le plancton dans son milieu et à des profondeurs que ses filets n'avaient jamais atteintes.

Comme il l'écrit lui-même en 1958 " J'ai eu la chance au cours de ces deux dernières années de faire, pour ainsi dire in extremis, les premiers pas qui m'ont permis d'acquérir quelques notions sur la distribution verticale du plancton profond ".

Ses plongées sont accompagnées par des pêches planctoniques au filet fermant, à bord de la Calypso ou de la Winnaretta Singer. Gastaud, de Monaco, Monique Cachon alors Monique Enjument et moi-même étions chargés des récoltes sur les lieux de plongée. Parfois le temps se levait, mais il n'était pas question de s'en aller et je dois dire que c'est dans ces conditions que j'ai connu mon premier et mon plus féroce mal de mer. G. Trégouboff remontait à bord imperturbable avec une foule de nouvelles anecdotes et une moisson d'observations.

C'est pendant cette période, en 1957, que paraît enfin le manuel de planctologie dont la sortie a été retardée plusieurs fois par de multiples querelles entre les deux auteurs, G. Trégouboff et M. Rose. A sa sortie, son succès est immédiat et il est rapidement distribué dans tous les laboratoires du monde. En 1959, l'ensemble de la contribution de G. Trégouboff à la connaissance du plancton méditerranéen est honoré à la fois par la médaille d'argent du CNRS et le prix Pouchard de l'Académie des Sciences.

Trégouboff m'avait toujours déclaré d'un ton catégorique : " On ne doit pas se marier avant la thèse, ça je m'y oppose !". Aussi, lorsque Lucienne et moi avons décidé de nous marier en juin 1959, j'ai été le voir avec inquiétude. Après quelques banalités, j'ai pris une profonde inspiration et lui ai déclaré d'une seule traite : " Monsieur, Lucienne et moi avons décidé de nous marier le mois prochain et nous serions très heureux si vous vouliez bien accepter d'être mon témoin..." Petit silence..." Ah ! je m'en doutais..." autre silence... " Bon, mais pas à l'église, vous savez que je n'y ai pas mis les pieds depuis l'âge de 11 ans..." Ouf, j'étais soulagé !

En 1961, G. Trégouboff effectue sa dernière plongée en bathyscaphe, il a 78 ans. Il continue ses récoltes profondes à l'aide de filets planctoniques, mais ces facilités arrivent un peu tard. Sa vue baisse et la mort de sa femme, en 1963, qui le laisse solitaire dans un petit appartement niçois, l'a beaucoup affecté.

Une dernière occasion de montrer son intransigeance scientifique lui est donnée par une affaire, qui a fait beaucoup de bruit en son temps, bien qu'elle ait heureusement été filtrée par le secrétariat de la CIESM. Je ne rentrerai pas non plus dans les détails de ce conflit qui concernait un collègue étranger. Cela conduit G. Trégouboff à donner sa démission de président du comité du plancton et il demande également que son nom soit enlevé de la liste des membres du comité : " ne voulant pas s'asseoir à la même table que des escrocs scientifiques". Furnestin, secrétaire général de la CIESM, lui demande de revenir sur sa

décision, en vain. Une lettre personnelle du prince de Monaco, président de la CIESM lui fait reculer sa démission jusqu'après le congrès de 1964, mais pas plus.

Monique et Jean Cachon, Lucienne et moi-même, l'invitions fréquemment à déjeuner à la maison. Ce qui donnait lieu à de longs monologues au cours desquels il évoquait sa jeunesse, son travail, ses griefs à l'égard des uns et des autres. Je possédais plus de 5 heures d'enregistrements, acceptés avec un petit air narquois. Je comptais vous faire entendre sa voix aujourd'hui, un test effectué il y a quelques jours m'a malheureusement appris que les bandes magnétiques étaient détériorées et vides de son intelligible.

Trégouboff a eu le temps de rédiger l'histoire de la Station Zoologique depuis sa fondation jusqu'à sa retraite, terminant le manuscrit quelques mois avant sa mort.

Le 5 janvier 1969, je vais le voir chez lui en fin d'après-midi. C'était souvent l'occasion pour lui de sortir un flacon de cerises à l'eau de vie pour m'en offrir, puis de déclarer avec un petit air coupable inhabituel chez lui, " Je vais en prendre un peu pour vous accompagner". Mais cette fois il va bien mal, il a une respiration très rauque, les yeux éteints, une voie sifflante et peu audible. Malgré mon insistance et celle d'un très vieil ami niçois qui vient d'arriver, il refuse obstinément de faire venir un médecin mais, lorsque je le quitte dans la soirée, il allume une cigarette. Son ami l'a trouvé mort le lendemain matin, étendu par terre à côté de son lit, un paquet de cigarettes sur sa table de nuit.

Trégouboff est enterré au cimetière de Caucade à Nice. Il avait toujours dit qu'il ne voulait ni fleurs, ni couronnes. Il en eut cependant, bien qu'il m'eût déclaré, à plusieurs reprises, qu'il ne voyait pas ce qu'il y avait de délicat dans le fait "d'offrir à quelqu'un des organes génitaux de plantes ". Avec lui s'éteignait un spécimen majeur de cette espèce de systématiciens dont on a cru pouvoir se passer pendant deux décennies, mais qui commence à manquer cruellement aussi bien aux biologistes qu'aux écologistes.

Par testament, il a légué la totalité de ses biens à l'Académie des Sciences pour la fondation d'un prix.

Centenaire de la Station Zoologique
Trav. Sta. Zool. Villefranche/Mer, 1987, No H.S. I